

NAOMI CLÉMENT

FEMMES DE RAP

Leur parcours, leur parole et ce qu'elles m'ont transmis

FEMMES
DE RAP

LE
DUC
POP
CULTURE

avec **Sophie Bramly, Nicole Schluss, Leïla Sy, Juliette Fievet, Pauline Duarte, Narjes Bahhar, Lala &ce, Vicky R, Davinhor.**

C'est l'histoire d'une bibliothèque musicale où se mêle une infinité d'albums de rap. C'est l'histoire d'une enfant puis d'une adolescente qui grandit entourée de ces CD, savamment accumulés par sa mère. C'est l'histoire d'une puissante admiration, suivie d'une importante remise en question.

Comment faire lorsque l'on découvre que le milieu musical qui a tellement compté dans votre construction personnelle et décidé de votre métier, comporte sa marge de déception, ses zones d'ombre, et est encore empreint de domination de genre ?

Pour la journaliste Naomi Clément, le remède tient en deux verbes : rencontrer et écouter.

Dans ce livre mêlant approche intime et interviews, elle s'est entretenue avec neuf Françaises qui contribuent activement à transformer, à ouvrir et à élever la culture rap.

Naomi Clément est journaliste indépendante, autrice (*Tatoueuses*, Leduc, 2022) et DJ.

Spécialisée en musique, elle a collaboré avec de nombreux médias (*Les Inrocks, Konbini, Vogue, Nylon France...*). Résidente sur *Rinse*, elle anime depuis septembre 2023 un programme sur Apple Music.

NAOMI CLÉMENT

ISBN : 979-10-285-2987-1

Rayon : Musique - Prix de vente : 24,95 euros
Prix TTC France



LELUC
POP CULTURE

FEMMES DE RAP

Leur parcours, leur parole et ce qu'elles m'ont transmis

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS !

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours... et des cadeaux !

Rendez-vous ici : bit.ly/newsletterleduc

Retrouvez-nous sur notre site www.editionsleduc.com et sur les réseaux sociaux.



Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable !

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison. Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure !

C'est pourquoi nous avons fait le choix de l'écoresponsabilité. Un livre écoresponsable, c'est une impression respectueuse de l'environnement, un papier issu de forêts gérées durablement (papier FSC® ou PEFC), un nombre de kilomètres limité avant d'arriver dans vos mains (90 % de nos livres sont imprimés en Europe, et 40% en France), un format optimisé pour éviter la gâche papier et un tirage ajusté pour minimiser le pilon ! Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.



Conseil éditorial : Camille Ancel

Préparation de copie : Élise Peylet

Relecture : Nathalie Reyss

Retranscription des enregistrements : Sophie Binet

Illustrations des covers

(p. 25, 39, 51, 67, 79, 89, 105, 119, 131) : Thomas Rebecca

Exé : Ma petite FaB - Laurent Grolleau

Création graphique et design de couverture : **BLAKHAT**

© 2023

Leduc Pop culture,
une marque des éditions Leduc
76, boulevard Pasteur
75015 Paris - France

ISBN : 979-10-285-2987-1

NAOMI CLÉMENT

FEMMES DE RAP

Leur parcours, leur parole et ce qu'elles m'ont transmis

SUMM

4

6-9



LE MOT DE L'AUTRICE

11-13



LA DÉCOUVERTE

Tomber en amour pour les femmes de rap

14-25



SOPHIE BRAMLY

Photographe
Documenter l'éclosion du rap

26-39



NICOLE SCHLUSS

Manageuse et fondatrice de Derrière Les Planches
Soutenir et transmettre

40-51



LEÏLA SY

Réalisatrice
Se nourrir d'art

52-55



LA DÉSILLUSION

Comprendre la place réelle des femmes dans le rap

56-67



JULIETTE FIEVET

Journaliste et animatrice
Créer des ponts

68-79



PAULINE DUARTE

Directrice du label Epic Records
Penser de nouveaux rôles modèles

80-89



NARJES BAHAR

Responsable éditoriale rap français chez Deezer
Ouvrir les territoires du rap

MAIRE

91-93

 **LA RECONQUÊTE**

Se réappropriier sa place de femme

94-105

 **LALA & CÉ**

Rapeuse
Inventer de nouvelles règles dans le rap jeu

106-119

 **VICKY R**

Rapeuse et beatmakeuse
S'inscrire dans le temps

120-131

 **DAVINHOR**

Rapeuse
Performer les mots et l'audace

132-134

 **LE MOT DE LA FIN**

136-139

 **LEXIQUE**

140-141

 **BIBLIOGRAPHIE**

143

 **REMERCIEMENTS**

LE MOT DE L'AUTRICE



Je suis heureuse d'être née dans le Paris des années 1990. À 32 ans, je me rends compte à quel point ce contexte m'a façonnée : élevée par une mère fan de hip-hop américain au cœur du 13^e arrondissement, j'ai passé ma jeunesse avec de véritables passionné·e·s de rap et de R&B, des filles et des garçons qui, comme moi, ont été les témoins de l'avènement de la scène hip-hop de part et d'autre de l'Atlantique, et qui ont assisté à la naissance de quelques-uns des plus grands morceaux de l'histoire du genre.

6

La cour de récréation du collège et lycée Gabriel Fauré, où j'ai été scolarisée de 11 à 18 ans, était un haut lieu de débat pour mes camarades et moi. À chaque sortie d'album, nous échangeons sur nos morceaux préférés (sans souvent rien comprendre à leurs paroles lorsqu'ils étaient interprétés en anglais) et discussions des heures durant. Cet espace de béton était *notre* terrain d'expression. Une scène à ciel ouvert sur laquelle nous entrions chaque matin dans des tenues inspirées par nos artistes favoris - en ce qui me concerne : crop-top asymétrique Royal Wear, jean taille basse, et mes si regrettées Puma Mostro. Quelque part, je crois que nous nous rêvions tous·tes dans un clip de hip-hop américain - au choix : « What's Luv? » de Fat Joe et Ashanti ou « I'm Real » de J.Lo et Ja Rule (la cour était dotée d'un terrain de basket...).

Pour ma part, et comme nombre de filles de ma génération, j'ai grandi en m'identifiant aux actrices de la scène rap et R&B. Il y avait bien sûr les Américaines, parmi lesquelles Beyoncé, Aaliyah, Missy Elliott, Ciara, Mary J. Blige, Eve ou Chilli des TLC ; mais il y avait aussi énormément de Françaises, dont Diam's, Lady Laistee, Leslie, Lââm, Wallen ou Ophélie Winter. Quand j'étais plus jeune, ces femmes m'ont énormément inspirée - par leur prestance, leur style, leur puissance.

Et, une fois adulte, il me semble aussi que c'est grâce à elles que je suis devenue journaliste spécialisée en musique. Grâce à elles que je me suis décidée, au début de ma carrière en 2014, à écrire de façon obsessionnelle sur le rap et le R&B féminins, en partant à la rencontre d'artistes novatrices telles que Cardi B, Shay, Jorja Smith, Doja Cat, Bonnie Banane, Stefflon Don, Lala &ce, Little Simz, Enchantée Julia, Mahalia, Coi Leray ou encore Rimon. C'est au cours de ces entretiens, notamment avec Lala &ce, Shay et Little Simz, que je me suis réellement rendu compte de la sous-représentation des femmes sur le devant de la scène rap.

J'ai, par la suite, longuement réfléchi à cette notion de « sous-représentation », et il me semble qu'elle est due à plusieurs facteurs. Il y a, en premier lieu, le sexisme inhérent à l'industrie musicale. Le rap, comme beaucoup d'autres genres musicaux, est depuis sa naissance dominé par des hommes. Se sentant sans doute tout-puissants, ces derniers ont naturellement pris toute la place en marginalisant leurs homologues féminines (qui, comme l'exposait le mouvement #MusicToo¹, ont souvent été victimes de discrimination et de harcèlement). Si une poignée d'entre elles est parvenue à briller, nombreuses sont celles qui ont été réduites au rang d'apparitions, d'invitées éphémères ou de simples featurings. En outre, les paroles de certains grands titres de l'histoire du rap ont contribué à objectiver les femmes (de même que certains clips, qui les représentent comme des trophées). Le rap n'est peut-être pas intrinsèquement sexiste en tant que genre musical, mais il est vrai que certains rappeurs ont pu promouvoir des attitudes et des comportements sexistes dans leurs paroles et leurs façons de s'exposer au public. Cela a inévitablement créé un frein pour les prétendantes au genre (même si, comme nous le verrons par la suite, des artistes comme Lil' Kim ou Foxy Brown ont su renverser ces discours et s'imposer).

¹Lancé en juillet 2020 sur les réseaux sociaux, #MusicToo est un mouvement de dénonciation et de lutte contre les violences sexistes et sexuelles dans l'industrie musicale. Il s'inspire du mouvement #MeToo, qui a connu une grande résonance à partir de 2017 et a donné lieu à de nombreuses révélations sur le harcèlement sexuel dans le monde du travail, notamment dans l'industrie du cinéma.



Il y a ensuite les stéréotypes de genre que notre société patriarcale, dans son ensemble, continue de coller à la peau des femmes (être douces, aimables et dociles) – des clichés qui ne correspondent pas aux normes du rap, associé au machisme, à la violence et à la criminalité. Les femmes qui cherchent à se faire une place dans ce monde peuvent donc être endiguées par ces stéréotypes de genre, qui limitent leur expression artistique. Il me semble que c'est d'ailleurs pour cette raison que les femmes ont largement été acceptées et représentées dans le R&B, une musique perçue comme beaucoup plus « douce » et « romantique » que le rap, et qui correspond donc plus facilement aux stéréotypes de genre qui les acculent. Ces deux facteurs conduisent inéluctablement à un troisième : l'invisibilisation des femmes dans le rap. Puisque les femmes sont marginalisées et stéréotypées, elles paraissent moins puissantes, moins intéressantes, moins nombreuses, et sont donc moins représentées dans les salles de concert, les programmations des festivals, les médias. Encore aujourd'hui, les magazines, radios et autres chaînes de télévision ne diffusent pas autant de musique de femmes rappeuses que de rappeurs masculins, ce qui conduit à limiter leur succès (il est toujours plus facile, plus évident, d'aller vers ce qui est visible, parfois même surreprésenté...).

8

Ce manque de visibilité, nombre de rappeuses que j'ai eu la chance de rencontrer me l'ont clairement exprimé. Dans une interview réalisée en 2016 pour Konbini, Shay, sans doute la rappeuse francophone la plus exposée de la décennie passée, me confiait :

« L'état actuel du rap féminin ne me plaît pas. Savoir qu'il est inexistant, je ne trouve pas ça normal. Les femmes doivent être davantage représentées. Même pour moi, en tant qu'auditrice, je n'ai pas envie de n'écouter que moi ! J'ai envie d'écouter d'autres femmes, de savoir ce qu'elles ont envie de dire. Tu vois, chez les mecs, il y a plein de raps différents, qui s'adressent à plein de catégories différentes. Moi, je fais un rap qui parle à une certaine catégorie de meufs, donc forcément, je ne peux pas représenter toutes les meufs. Donc elles sont où les autres ? Il faut qu'elles soient là². »

² Naomi Clément, « Shay : "L'état actuel du rap féminin ne me plaît pas" » [en ligne], Konbini, 1^{er} décembre 2016. Disponible sur : <https://www.konbini.com/popculture/interview-shay-jolie-garce/>

Pourtant, que ce soit en France ou aux États-Unis, les femmes évoluant au sein de cette industrie ont toujours été et sont toujours bel et bien là, actives et déterminées, briseuses de codes et porteuses de nouveautés. Je les observe quotidiennement dans les salles de concert, sur les plateformes de streaming ou dans les dédales d'Instagram, et je les côtoie également en coulisses, excellant dans les domaines du management, de la promotion, de la production, donnant vie à des dispositifs pour promouvoir, soutenir, transmettre à la nouvelle génération.

Alors, comment expliquer que ces femmes de rap souffrent encore, en 2023, d'une sous-représentation ? Quelles sont les embûches qu'elles ont rencontrées ou rencontrent toujours ? Quelles sont les évolutions qu'elles observent et les avancées qu'elles jugent encore nécessaires ? Et surtout, quel chemin ont-elles dû parcourir pour en arriver là ?

Toutes ces questions qui m'agitent et m'animent au quotidien dans mon métier de journaliste, je suis allée les poser à neuf femmes qui me fascinent par leur trajectoire, leur vision, leurs actions, leur façon de prendre la place dans le monde du rap en France. Neuf femmes que j'avais déjà eu l'occasion de croiser, de près ou de loin, au cours de mon parcours, et dans les carrières desquelles j'ai pu puiser une force constante, qui j'espère saura vous inspirer et vous toucher autant que moi.

Ce livre, qui propose un petit tour subjectif et bien évidemment non exhaustif des femmes évoluant dans l'industrie du rap en France, s'inscrit dans une volonté de répondre à des problématiques qui me traversent personnellement, mais aussi et surtout de rendre un peu plus visibles ces actrices de la culture rap en France, que celles-ci soient actuellement sur le devant de la scène ou dans l'ombre que supposent les coulisses. Il se lit comme une ode à toutes ces femmes qui, à l'instar de ma mère, ont fait en sorte de partager, de transmettre et, finalement, de participer à leur manière à l'élévation de la culture rap, contribuant ainsi à nourrir la vision de milliers de femmes passionnées de musique, dont je fais partie.

LA DÉCOUVERTE

Tomber en amour pour les femmes de rap



Je vous ai brièvement parlé de ma mère dans les pages précédentes. C'est qu'elle a joué un rôle plus que déterminant dans mon envie de devenir journaliste et d'écrire sur les femmes évoluant dans l'industrie du rap et du R&B. Née en 1969 à Paris d'un père camerounais et d'une mère française, élevée aux albums de Manu Dibango et de Guy Béart, elle a connu le début du hip-hop en France, époque dont elle m'a souvent parlé avec nostalgie :

« J'ai eu la chance d'habiter aux Olympiades, dans le 13^e arrondissement, qui a en quelque sorte été le berceau de la musique funk à Paris. J'habitais dans le même immeuble que DJ Chabin, qui a d'abord organisé des événements funk les dimanches après-midi au Stadium, avant de les déplacer au Bataclan. Comme je n'avais pas une thune, je l'attendais dans les sous-sols des Olympiades (où il chargeait sa bagnole de toutes ses caisses en plastique remplies de vinyles) pour entrer avec lui gratuitement au Bataclan [rires]. C'est vraiment lui qui m'a fait découvrir toute la musique funk. Et puis, à la fin des années 1980, le hip-hop a débarqué en France (promu notamment par l'émission "H.I.P. H.O.P."³ animée par Sidney) et, là encore, Chabin a joué un rôle important dans la scène hip-hop parisienne, puisqu'il a commencé à animer des battles à la Grange-aux-Belles devant tout un tas de danseurs, breakers, graffeurs... »

C'est à cette même époque que ma mère fait la rencontre de plusieurs pionniers du hip-hop en France, dont Solo, Lord Kossity et JoeyStarr. En l'écoutant me relater ses souvenirs, je me dis qu'elle aussi, finalement, est une femme de rap. Et je comprends mieux pourquoi il a été si important pour elle

³ « H.I.P. H.O.P. » était une émission de télévision française diffusée tout au long de l'année 1984 sur TF1. Produite par Laurence Toutou, elle était animée par Sidney et a largement contribué à diffuser et à populariser la culture hip-hop en France. Plusieurs des femmes interrogées dans ce livre y font référence.

de m'élever à cette musique qui l'avait tant forgée. « *Le rap m'a énormément nourrie, j'en écoutais encore beaucoup au moment où tu es née. D'ailleurs, viens : on va aller regarder ce qu'on écoutait ensemble quand tu étais petite dans ma bibliothèque de CD !* »

Cette discothèque, dans laquelle est soigneusement rangée son impressionnante collection d'albums et autres singles, est la première chose qui se dresse devant moi lorsque je retourne dans sa maison. Ouvert aux regards, ce grand meuble blanc semble toujours me tendre les bras et me convier à venir fouiller en lui pour choisir la bande-son de mon retour au QG familial. Parmi les centaines de disques parfaitement alignés sur ses étagères, on trouve *The Chronic* de Dr. Dre (1992), *Paradisique* de MC Solaar (1997), *KLR* de Saïan Supa Crew (1999), *The Black Album* de Jay-Z (2003), *Get Rich or Die Tryin'* de 50 Cent (2003)... Mais aussi et surtout *The Miseducation of Lauryn Hill* de Lauryn Hill (1998), *Black Mama* de Lady Laistee (1999), *Miss E... So Addictive* de Missy Elliott (2001), *Scorpion* d'Eve (2001), *Dans ma bulle* de Diam's (2006)... soit des dizaines et des dizaines de disques interprétés par des femmes qui ont marqué la culture rap des années 1990 et 2000.

12

Ces rappeuses m'ont toujours accompagnée. Je les écoutais sur le chemin de l'école grâce à mon sublime walkman Sony bleu et blanc transparent ; je les écoutais l'après-midi, lorsque ma tante Mawa⁴ me gardait ; je les écoutais en rentrant, lorsque, une fois mes devoirs achevés, j'étais autorisée à regarder MTV, tentant en vain de reproduire la chorégraphie du clip de « 1, 2 Step » avec ma petite sœur Luana ; enfin, je les écoutais le week-end, lorsque ma mère et ses amies (qui formaient pour moi une bande de filles dont la puissance égalait celle des Destiny's Child, des SWV et des TLC réunies) organisaient des soirées à la maison et dansaient sous mes yeux des heures entières.

J'en suis aujourd'hui consciente : ces rappeuses ont permis à mon enfance d'être plus riche. Elles l'ont bercée, nourrie, égayée. Et elles ont aussi et surtout contribué, je le crois, à me construire en tant que femme. Écouter ces artistes s'exprimer, les observer performer sur scène et dans leurs clips a compté dans ma construction personnelle. Je me suis identifiée à ces femmes noires et métisses qui ressemblaient tant à ma mère, à mes tantes et à leurs amies, et, ce faisant, j'ai appris à aimer la couleur de ma peau, la forme de mes cuisses, l'ondulation de mes cheveux. J'ai appris à danser, à prendre confiance en moi, à apprivoiser le reflet de mon corps face au miroir.

⁴ Je vous ai déjà parlé d'elle dans mon premier livre, *Tatouees*, paru en 2022 aux éditions Leduc.

Grâce à ces femmes, j'ai aussi assimilé très tôt, de façon inconsciente, les notions de succès, de travail, de sororité ; à mémoriser l'anglais aussi. J'ai trouvé mon style vestimentaire, en adoptant les mêmes jeans taille basse et autres ensembles peau de pêche que J.Lo et Diam's, qui m'ont encouragée à assumer mes envies, même les plus excentriques. J'ai également compris qu'échanger à propos de la musique, la commenter, permettait d'unir un groupe, de tisser des liens, d'affirmer son point de vue. Et enfin, j'ai appris à me laisser aller à mes émotions les plus diverses, parfois les plus intimes - joie inexplicable de chanter « Who's That Girl? » d'Eve à tue-tête avec mes amies, tristesse décuplée à l'écoute de « Ex-Factor » de Lauryn Hill, rage profonde en comprenant les paroles de « Confessions nocturnes » de Diam's et Vitaa...

Ma mère a, elle aussi, pris conscience de l'importance de ces rappeuses sur mon existence et sur mon choix de devenir journaliste musique. *« Quand tu es née en 1991, je continuais toujours à écouter des groupes comme NTM et IAM... Mais après ça, on a en effet beaucoup écouté de rap et de R&B féminin. L'un des premiers concerts auquel je t'ai emmenée, c'était les Destiny's Child à Bercy ! Et comme, inconsciemment ou sciemment, on est toujours influencé-e-s par la musique que nos parents écoutent à la maison... ça t'a forcément inspirée. »*

13

Avec le recul, je réalise que ce n'est pas seulement la musique qu'écoutait ma mère qui a compté, mais aussi la manière dont elle m'a transmis son amour pour cette culture. Dont elle a eu à cœur de me la communiquer, très naturellement.

Dans les pages qui suivent, vous partirez à la rencontre de trois Françaises inspirantes qui, comme ma mère, ont vu grandir la culture hip-hop, s'en sont prises de passion, et ont œuvré pour la partager au plus grand nombre.

SOPHIE BRAMLY

PHOTOGRAPHE



DOCUMENTER L'ÉCLOSION DU RAP